

# Christian Gailly, entre le jazz et l'âge avoué

## Gailly était musicien de jazz, parce qu'il était trop myope pour être aviateur.

●●● femme de ces femmes dont on sait qu'elles sont les femmes de nos vies, même si on ne les connaissait pas la veille, il y a des évidences comme ça, des harmonies sexuelles, épidermiques et contingentes, des aimants calmes et ardents qui font de la vie une telle musique qu'on se remet naturellement au piano et à boire, des plaisirs qu'on avait quittés au prétexte que le plaisir ne paye pas. Bref, comme l'auteur lui aussi est bien d'accord pour que Suzanne se tue en voiture, parce que ce Simon Nardis qu'il a inventé, qu'il a remis au piano comme un frère, qu'il a jeté dans les bras de Debbie, ce Simon Nardis, Gailly, il ne va tout de même pas l'empêcher de jouer, d'aimer, alors va pour l'accident de voiture, adieu Suzanne, encore une Suzanne de perdue dans un livre de Gailly, oui, c'est mieux si l'auteur s'en charge, au héros il permet le chagrin et la consolation, il s'arrange, lui, avec le remords. La mort de Suzanne sera le dénouement du livre, la révélation, le coup de théâtre qu'on est en droit de révéler puisque tout le livre le promet et tient cette promesse. Gailly s'explique: «*Quand je tiens mon scénario, que je sens que l'histoire ne m'échappera pas, je n'hésite pas à l'aborder dans le désordre, dire la fin, je sais que je ne me perdrai pas. J'hérite alors d'une situation proche du plaisir de raconter les choses oralement, avec des incises, des digressions.*» Du coup, tout le monde sait très vite que Suzanne va se tuer en voiture, que Simon épousera Debbie en secondes noces, et toutes ces choses qui font que le récit d'une seule journée d'été dans la vie d'un homme, un soir, au club, couvre le passé et l'avenir de quelques-uns.

**«C'est quand même autre chose l'air qu'on respire dans une zone industrielle au bord de la mer.»**

**«Dans le mouvement qu'elle fit pour reposer son sac de piscine, son frottoir à ficelle, Simon put voir que la peau se fripait au pli intérieur de la cuisse et au pli intérieur de l'épaule. Debbie avait bien l'âge qu'elle ne faisait pas.»**

A force de tant de Suzanne, on avait compris, cru comprendre, que la propre épouse de Christian Gailly s'appelait Suzanne, forcément, sans compter que le livre est dédié: *Pour Suzie seule*. Gailly dit que non, qu'il n'a pas d'épouse de ce prénom-là, on se dit que tant mieux parce que lire dans un livre de son mari qu'il s'accommode si facilement de la mort de sa propre femme, ce n'est pas très gai, «*ma femme ne l'a pas encore lu, elle ne lit mes livres que lorsqu'ils sont en librairie. C'est vrai, parfois je lui en ai fait voir, mais là, non, elle est au courant, nous avons souvent parlé ensemble des moments où ça m'aurait bien arrangé qu'elle meure. Elle comprend. Vous savez, l'amour, c'est comme la résistance, il y a des réserves insoupçonnées.*» Avant de se lancer dans la littérature, sur le tard, Christian Gailly était psychanalyste.

Avant d'être psychanalyste, Christian Gailly n'avait pas la moindre chance de devenir psychanalyste, forcément. Comme Simon Nardis, il était musicien de jazz, comme ça, à l'oreille, parce qu'il était trop myope pour être aviateur. Après tout, personne n'est obligé de raconter les histoires dans l'ordre. Gailly voulait être aviateur parce qu'il aimait beaucoup son père et que son père aimait beaucoup les avions. Christian Gailly est né à Belleville, autant dire à Paris, en 1943, ce qui n'a jamais rajeuni personne, son père était mécanicien, sa mère non, elle restait à la maison, élève trois enfants. On recopie ici une phrase qu'il nous avait dite en 1996 et qu'il n'a pas répétée vendredi dernier: «*Nous étions pauvres mais nourris. Logés à l'étroit, il n'y avait pas de quoi danser, on aurait pu pousser la table pour danser comme dans les films, on ne le faisait pas. On est malheureux, on ne sait pas de quoi on souffre. On sait que quelque chose manque, on ne sait pas que ce qui manque existe, la culture.*» Il ajoute, cinq ans plus tard: «*On ne m'a pas appris le plaisir, peut-être au contraire un certain mépris du plaisir, que les choses doivent se payer durement, le sacrifice l'effort, la pauvreté, on ne m'a pas appris le savoir vivre, et comment vivre sans savoir?*»

Va pour le jazz, une musique comme on respire à condition de beaucoup travailler, tombé dedans à 16 ans, poussé par un copain d'école, son père lui offre un saxo ténor approximatif, il s'en paiera un autre, plus tard, écoute tout, joue tout, connaît par cœur Charlie Parker, jusqu'à 25 ans, quasi professionnel: «*Je ne sais pas faire deux choses à la fois, et, pour accepter d'être, de n'être qu'un amateur, il faut savoir que le plaisir est possible, un musicien amateur ne pourra jamais fournir cette somme de travail avec l'instrument qui fait la différence entre l'amateur et le professionnel, c'était impossible de gagner sa vie avec la musique. J'aurais voulu être un excellent musicien, j'avais des dispositions, des amis pensaient que j'étais exceptionnellement doué, ceux-là n'étaient pas musiciens. Des grands, j'en ai rencontré, alors, vous pouvez chercher, il n'y a pas le moindre saxophone dans cette maison.*»

A 25 ans, donc, sur un couac, Gailly arrête le saxo, il a raconté tout cela dans *Be-bop*, n'en parlons plus (1). Il exerce divers métiers, et, après tout, pourquoi pas, celui qu'il avait appris dans une école qu'il n'avait pas choisie, technicien chauffagiste. Trois ans sans jouer, puis une rechute, nouveau saxo, nouvel échec, définitif. C'est pas comme Simon Nardis, mais un peu quand même, Simon Nardis («*Simon, c'était des voisins quand j'avais 3 ans, Simon et Lili, je ne les ai jamais revus, forcément, mais j'y ai repensé, en vieillissant, on revoit des choses précises qu'on ne commande pas, enfin, je les aimais bien, ça m'a fait plaisir de l'appeler Simon, Nardis, je ne sais pas si cela signifie quelque chose, c'est un morceau de Bill Evans*»), le Simon Nardis du livre est pianiste, dix ans qu'il a arrêté, un sacré pianiste, invité par les plus grands aux États-Unis, il a laissé un style, mais il a arrêté, il est devenu ingénieur chauffagiste, il se rend au bord de la mer pour réparer la chaufferie d'une usine, et puis voilà, de fil en aiguille, un soir, au club, il se met au piano, et sa femme se tue en voiture, mais il n'y a pas de suspense, vous savez déjà tout cela.

Christian Gailly se marie à la fin des années soixante et de sa carrière de musicien, sa femme, donc, ne s'appelle pas Suzanne et, comme Suzanne, elle travaille pour un constructeur automobile, on ne dit pas la marque, à cause de l'accident, une marque dont tous les modèles ne sont pas équipés d'une direction assistée, c'est Simon qui remarque ça dans le livre. Elle est assistante de direction. Gailly entreprend une analyse: «*A l'époque, après 68, ça pouvait passer inaperçu, c'était à la mode, certains com-*

## Christian Gailly, entre le jazz et l'âge avoué

Aviateur, parce qu'il aimait son père  
et que son père aimait les avions.

mençaient une analyse par curiosité. Non, j'étais dans une période de grande souffrance psychique. J'avais envie de savoir pourquoi il était possible de tant souffrir, de savoir d'où me venait cette passion pour l'échec, ces échecs de l'enfance, de l'amour, de la musique. J'ai seulement appris que ce n'étaient pas les bonnes questions. C'est l'analyse qui m'a poussé vers l'écriture. J'aimais parler de moi, on m'avait dit que c'était un vilain défaut, et j'ai compris qu'on ne pouvait pas parler d'autre chose. J'ai vu là des gens qui n'étaient pas effrayés par la souffrance, et qui appréciaient qu'on parle de soi. Non, je ne leur envoie pas mes livres, je ne sais même pas s'ils sont encore en vie. C'est une reconnaissance débarrassée de l'humain. Vous savez, c'est concret: parfois cet homme vous sauve la vie, il vous empêche de vous tuer, simplement parce qu'il n'a pas peur de vous, parce qu'il admet que vous avez quelque raison de souffrir, parce qu'il veut bien que vous lui téléphoniez. A la suite d'une analyse (je dis "à la suite", pas "à la fin", ça, la fin, on ne sait jamais), on assiste souvent à une rechute, un retour, une recrudescence des choses, moi, le spécialiste de l'échec, après dix ans d'analyse, après une analyse didactique, j'ai aussitôt échoué dans mon travail de psychanalyste.»

En 1980, les Gailly vivent dans un grand appartement du Kremlin-Bicêtre, ils décident que madame continuerait de travailler à l'extérieur (elle n'a pas cessé) et que monsieur ouvrirait chez eux un ●●● cabinet de psychanalyse: «Je n'étais pas prêt, c'était difficile économiquement, je ne suis pas médecin, et puis, cette responsabilité des autres... c'était un échec, mais de cette sorte d'échec qui guérit du goût de l'échec. Je me souviens d'une séance où j'en faisais peut-être un peu trop, mon thérapeute m'a dit: vous devriez l'écrire. Je pense que c'est ainsi que je suis devenu écrivain. Attendez, ce n'est pas la même chose, c'est même exactement le contraire: la psychanalyse, c'est le dernier recours lorsque la souffrance est telle qu'on ne peut plus rien faire. Ecrire, c'est faire quelque chose, c'est plutôt un signe de bonne santé mentale, non?, je ne crois pas aux écrivains qui pensent qu'écrire remplace une analyse, ont-ils jamais souffert?». Alors on ferme le cabinet du Kremlin-Bicêtre, on pousse même jusqu'à L'Hay-les-Roses, une maison basse et blanche, tout en langueur, madame Gailly travaille, Christian Gailly écrit. Un contrat entre eux, avec ses airs de dernière chance, c'est une première chance, souvenez-vous, les réserves d'amour insoupçonnées. Il écrit trop, des vingt, trente feuillets par jour, des articles de psy que personne ne publiera, des théories, des récits, des piles de manuscrits: «Chanter, jouer de la musique, cela m'avait semblé naturel, comme un travail d'imitation. Ecrire, non, ce n'était pas permis, c'était se mêler d'un autre monde. Et puis, un jour, j'ai eu entre les mains un livre d'Aragon, qui s'appelait, je crois, Je n'ai jamais appris à écrire ou les Incipit, et là-dedans il y avait la première page d'un Beckett, l'Innommable, ce fut comme une révélation,

je découvrais un écrivain qui s'autorise à écrire, écrire comme on chante, d'oreille, souvenez-vous, quelque chose comme: je vais vous écrire que je ne peux pas écrire, et je vais le répéter...»

Alors, forcément, les rares éditeurs qui motivent leur refus lui balancent le nom de Beckett dans les jambes, il ne comprend pas bien: lorsqu'il tentait de jouer du saxo comme Parker, c'était pareil, il visait l'excellence. On voudrait vous y voir, vous, écrire comme Beckett, jouer comme Parker. Et puis, un jour, Jérôme Lindon lui téléphone et lui suggère d'écrire un roman. En 1987, les Editions de Minuit, Lindon, l'éditeur de Beckett, publie le premier roman de Christian Gailly, *Dit-il*, il a 44 ans. On ne vit pas de ça. Mais ça peut sauver la vie. Aujourd'hui, Christian Gailly publie son onzième roman aux Editions de Minuit, le premier que Jérôme Lindon n'aura pas lu. A la mort de «monsieur Lindon» («Par donnez-moi, je sais bien que tout le monde l'appelait Jérôme, même ses enfants, je ne suis pas d'un monde où on appelle ses parents par leur prénom, permettez-moi de continuer à dire "monsieur Lindon"»), à la mort de «monsieur Lindon» Christian Gailly s'est tu, aujourd'hui, il dit doucement: «Il faut du courage à Irène, les Editions sont tristes sans lui. J'ai toujours écrit pour eux, écrire ailleurs n'a pas le moindre intérêt pour moi, je n'ai pas d'œuvre à faire, seulement quelqu'un à qui écrire.»

Gailly se vante, il n'écrit pas que pour son éditeur, nous étions quelques-uns à le lire, à le regarder naître, renaître à une écriture qui nous ressemble, de livre en livre, se rapprocher lentement du plus près de lui-même, de nous-mêmes, de tous ces rescapés de mondes incompris, il écrit, il fouille, il dépouille l'oignon lacrymatoire de nos vies. De la première peau, *Dit-il*, le cuir tanné, caché par un formalisme volontariste, jusqu'à la peau tendre de nos âmes, son âme. Un soir au club, à l'autobiographie à peine voilée, la résurrection de l'homme échoué, chauffe Simon, chauffe, dix ans, ce n'est rien, assieds-toi au piano et rejoue le tempo, ton tempo, du vrai Simon Nardis, du Gailly authentique, la machine à écrire, mécanique, foin des ordinateurs, l'harmonie épuisée et puisée aux sources mêmes du jazz et de l'analyse, libérée. Libre. Christian Gailly écrit les larmes aux yeux, le rire étoilé à la commissure des yeux, pour les désespérés, le rire est la moindre des politesses. Il envoie son Nardis au bord de la mer, de n'importe quelle mer, Gailly n'aime pas la mer, on calcule au prix d'involontaires informations (les horaires des trains qu'on manque, les temps de trajets autoroutiers, le nombre de cinémas et de jetées) que c'est Royan, ou bien La Baule, non, c'est juste un endroit où placer cette phrase: «C'est quand même autre chose l'air qu'on respire dans une zone industrielle au bord de la mer», page 22, le chauffage de l'usine est récalcitrant, la réparation lui fait manquer un train, puis deux, puis tous, au début l'ingénieur du lieu l'entraîne dans une boîte de jazz, Le Dauphin vert, parce qu'il

avait dit qu'il en écoutait, du jazz, «il mentait. N'en écoutait plus. N'écoutait plus que l'autre, la belle, la grande, la classique, la savante. S'y était mis après sa désertion. Le swing lui manquait mais à défaut de swing il se gavait de beauté. Il aurait mieux fait de dire la vérité», page 26. «La porte libéra une musique sous pression, enragée parce qu'enfermée», page 30. Voilà Gailly, il lâche des phrases enragées parce qu'enfermées depuis les longues décennies de l'angoisse, parfois elles ont l'air de manquer de mots, mais c'est pour tenir la mesure. Il les lâche avec calme, avec distance, dans le tempo, du jazz, un thème (le retour au plaisir, le retour de la jouissance et de l'amour), et ses variations, ses répétitions scandées, des phrases entières reprises en tierce dans la même page, la liberté totale de l'improvisation qui n'a d'autre règle que retenir l'attention, hypnotiser l'oreille et retomber sur ses pieds. Et l'élégance de partager, de ne pas tirer toute la musique à soi, jouer son solo, et passer le relais à l'autre sur deux hochements de tête qui font aussi partie de la musique. Gailly invente ici pour l'écriture ces passages de relais jazzy: son narrateur premier, originel, bienveillant dont on ne sait pas grand-chose sinon qu'il est peintre et aurait préféré être écrivain, distribue la parole à toute la formation, Simon, bien sûr, mais Debbie bientôt, et Suzanne l'épouse (vous savez qu'elle va se tuer en voiture), et Jamie le fils et tous ceux qui font partie de l'orchestre, le narrateur commence dans la pensée de l'autre, puis pose deux points, sans tiret ni guillemets, parfois un «dit-il» familier, et l'autre s'engouffre dans sa propre variation, du grand art, imperceptible, comme si on avait toujours entendu des choses pareilles. Une histoire d'admiration, de résurrection, d'amour, l'amour reçu de cette femme qui «aimait Simon comme seule une femme est capable d'aimer, nous autres, on ne peut pas comprendre» (page 76), l'amour partagé comme la foudre délicieuse et évidente avec Debbie qui chante le jazz («Dans le mouvement qu'elle fit pour reposer son sac de piscine, son foutoir à ficelle, Simon put voir que la peau se fripait au pli intérieur de la cuisse et au pli intérieur de l'épaule. Debbie avait bien l'âge qu'elle ne faisait pas», page 104). Christian Gailly passait pour l'écrivain pessimiste le plus drôle que le désespoir permet, et voilà qu'il lui suffit de traverser une nouvelle peau de notre oignon pour ne rien perdre de sa drôlerie et tirer de son instrument un livre d'espérance et de deuil joyeux. A la fin, Suzanne meurt, elle se tue en voiture, nous le savions, mais la toute fin est sur la portée suivante, à la coda, là où les musiciens ont toujours rendez-vous, pour une ultime cocasserie, un truc qui passe à la radio, une cerise, comme on dit, sur un gâteau d'anniversaire. Avant-hier, Christian Gailly a eu 59 ans.

JEAN-BAPTISTE HARANG

(1) *Be-bop* paraît en édition de poche chez Minuit, 160 pp., 5,18 € (33,99 F).